

HOMMAGE A GERARD DESTANNE DE BERNIS (1928-2010)

Bernard Gerbier et Renato Di Ruzza¹

Beaucoup de lecteurs de notre revue ne connaissent pas celui que l'on appelait familièrement « Bernis ». C'est normal. Et c'est dommage.

C'est normal parce qu'il a été un simple économiste, farouchement attaché à sa discipline, l'économie politique, combattant pour lui faire acquérir un statut de « science sociale » délivrée des présupposés idéologiques et/ou politiques qui la défigurent depuis des décennies, imposant à ses étudiants de quelque niveau qu'ils soient d'étudier dans tous leurs détails toutes les théories existantes, et exigeant

¹ B. Gerbier, professeur de sciences économiques à l'université Pierre Mendès-France de Grenoble, a été, avec R. Di Ruzza, l'élève de G. De Bernis. Sous la direction de ce dernier, ils ont effectué leur thèse d'Etat sur l'épistémologie et l'histoire de la pensée économique.

d'eux qu'ils aient l'intelligence de les comparer, de les confronter et d'en tirer le meilleur parti pour comprendre et changer le monde.

Mais c'est dommage parce qu'il a été de ceux qui refusaient d'enfermer l'économie politique dans la « science économique », de ceux qui étaient persuadés que les savoirs élaborés par d'autres disciplines étaient indispensables à la compréhension des activités dites « économiques » et que les protagonistes de ces activités pouvaient leur apprendre beaucoup. Bernis aura, sa vie durant, nourri « le savoir savant » des « savoirs militants » et de l'« expérience pratique ». Il a été indissociablement un chercheur, un enseignant et un militant qui a, de facto, mis en œuvre ce que nous appelons maintenant la démarche ergologique. La conception qu'il avait de son métier d'intellectuel et de professeur le rapproche en effet de la démarche ergologique, comme le montrent notamment la proximité de ses travaux avec les principaux thèmes de cette démarche et la collaboration de certains de ses élèves avec ce qui deviendra l'Institut d'Ergologie.

Il est décédé le 24 Décembre 2010, après une vie entière consacrée à la compréhension et à la transformation du monde. Il aura été le professeur que tout enseignant-chercheur rêve d'être : ouvert mais intransigeant avec la maîtrise du texte et du contenu théorique, travailleur mais imaginatif, respectueux (parfois trop) de ses étudiants, capable d'outrances pour redynamiser son auditoire, comédien, attentif, généreux, disponible. Bref, il avait les qualités et les défauts qu'on attend d'un grand professeur, qui cherche, qui enseigne, qui s'occupe de ses étudiants, qui crée, qui dirige, qui invente. Même s'il se plaisait à rappeler cette maxime de son maître François Perroux : « celui qui ne sait rien dirige, celui qui sait peu enseigne, celui qui sait beaucoup cherche ».

Il était né en 1928 dans une famille lot et garonnaise qui lui légua une passion toute particulière et constante pour l'économie agricole. Ayant effectué sa thèse sous la direction de F. Perroux, il avait commencé sa carrière d'universitaire à l'Université catholique de Lille. Puis, ayant réussi le concours d'agrégation des Universités en 1954 (à 25 ans et quelques mois, ce qui en fit longtemps le lauréat le plus jeune de ces concours), il fut nommé à l'Institut des Hautes Etudes de Tunis où il se lia avec A. Ben Salah avec qui il collabora, notamment à une réforme agraire. Les vicissitudes de la carrière politique de Ben Salah lui valurent, en 1959, à la fois d'être « exilé à l'université de Grenoble » et une notoriété certaine dans le Tiers Monde.

Il fut un professeur exceptionnel, contribuant à la renommée de l'université de Grenoble et à son attirance internationales en un temps où l'Université avait une mission sociale et culturelle autant que scientifique. Ses enseignements se nourrissaient d'une recherche en permanence tournée vers l'action, « l'économie devant être au service de l'Homme, de tous les hommes » comme le répétait son maître F. Perroux. Il fit d'ailleurs partie dès l'origine du noyau dur de l'Institut de sciences économiques appliquées (Isea) fondé par ce dernier, puis de l'Institut de sciences mathématiques et économiques appliquées (Ismea), à la présidence duquel F. Perroux lui demanda de lui succéder.

Enseignant, Bernis a subjugué des générations d'étudiants par la brillance, la profondeur et l'acuité de ses cours. Ses qualités pédagogiques étaient hors normes. A Grenoble, il donna de nombreuses années le cours de « Croissance et fluctuations », qui avait une grande réputation. Il donna également ce cours

à l'Université d'Alger dans la décennie d'après indépendance et, à ce titre, influença de nombreux cadres de cette jeune nation ainsi que son modèle de développement initial. Son polycopié en trois tomes s'arrachait et circula bien au delà de Grenoble. Il organisa des voyages d'études croisés entre ses étudiants d'Algérie et de Grenoble. Pendant quelques années, il déjeunait un jour par semaine avec ses étudiants afin de débattre de son cours. Même si son nom était et restera accolé à la thématique du développement, il ne fut pas, loin de là, un spécialiste de ce seul thème. Il donna longtemps un séminaire d'économie internationale, ayant pris la suite de Maurice Byé pour les quatrième et cinquième éditions du très gros (1220 pages) Dalloz de « Relations économiques internationales ». Il releva également le challenge de l'enseignement du cours d'économie générale de première année, dont de nombreux étudiants ont gardé un souvenir vivace même et surtout s'ils n'en comprenaient pas toute l'ampleur. Il intervint également dans de nombreux autres enseignements, notamment d'économie agricole, d'économie de l'énergie, d'économie du travail et d'économie de la santé dont il fut un des pionniers français. Il fut en effet le premier titulaire du cours d'économie de la santé de la faculté de médecine de Grenoble et enseigna longtemps à l'Institut de formation de l'Organisation mondiale de la santé à Bangkok. A tous ces domaines, il a consacré nombre d'articles et/ou manuels didactiques. Tous ces enseignements reposaient sur une profonde connaissance empirique, souvent originale, nourrie par des problématiques et des hypothèses de recherche qui ne l'étaient pas moins.

Chercheur, Bernis l'était de toute son âme, tant il considérait que l'article sitôt écrit était désormais complètement dépourvu d'intérêt parce que déjà dépassé. Ce trait de caractère l'obligeait à se jeter à corps perdu dans le décryptage du réel et de ses évolutions, à reprendre sans cesse ses écrits et à ne

pouvoir publier que sous la contrainte de l'éditeur. Paradoxalement, il publia énormément mais beaucoup dans des supports peu connus, voire surtout non académiques. Cette inclination, qui était une stratégie, lui a permis et valu d'être méconnu et académiquement marginalisé en France, ce qui contrastait avec sa réputation dans le reste du monde. C'est ainsi que son article sur les « Industries industrialisantes et contenu d'une politique d'intégration régionale » qui lui valut sa réputation fut assez souvent brocardé en France au motif qu'il ignorerait l'agriculture alors même que celle-ci en constituait une bonne part ! Ce fut aussi le cas pour un de ses meilleurs articles consacré à « la fonction de transformation du commerce extérieur » dans le développement que l'on ne voit jamais cité. Il en va de même pour son manuel de relations économiques internationales. Cette absence quasi totale de citation qui contraste absolument avec le nombre de ses sollicitations à des jurys de thèse ou de ses participations à des colloques dans lesquels il jouait souvent le rôle central marque sa caractéristique : celle d'un empêcheur de chercher en rond dont l'hétérodoxie n'a pas suscité l'inimitié que du seul mainstream. Mais cette caractéristique avait une contrepartie : elle lui attirait de nombreux thésards, assurés qu'avec lui, on se formait réellement et utilement. Il fit ainsi soutenir un nombre impressionnant de thèses qui tapissaient les murs de son bureau de la faculté. La plupart de ses thésards, souvent d'origine modeste, ont fait de brillantes carrières ; certains sont morts prématurément, assassinés pour leurs idées. Beaucoup ont nourri les aventures collectives que furent les Instituts de recherche en études sociales (Ies), en économie agricole (Cneeja), en énergie (Ieje) et en planification (Irep) auxquels il participait et dont il fut une cheville ouvrière, voire qu'il fonda. C'est ainsi qu'à un moment donné, l'Irep (fondé en 1969 par regroupement de l'Ies et du Cneeja) employa environ 120 personnes, soit autant de chercheurs à lui seul que le reste de tous les Instituts de recherche en économie de France, et eut des antennes à l'étranger, à Tunis, à Dakar, à Niamey et

particulièrement à Alger où il contribua à la construction des premiers plans algériens. Son équipe agricole avait grand renom et certains de ses membres intégreront plus tard l'Inra ou l'Orstom lorsque les temps devinrent difficiles pour la recherche contractuelle.

Dans le même temps, Bernis effectuait consultations et missions pour des Etats ou des organisations internationales ou régionales du Tiers Monde. Sa connaissance de l'évolution du monde le rendait très sensible à la nécessité d'en renouveler la théorisation. Sa participation, au milieu des années 70, à un colloque mis sur pied au Collège de France par F. Perroux sur la thématique de la régulation, en fut le déclencheur. S'inspirant de Georges Canguilhem², sa communication posa les fondations d'une approche spécifiquement grenobloise de cette problématique : « la théorie grenobloise de la régulation ». Celle-ci donna naissance au Groupe de recherche sur la régulation de l'économie capitaliste (Grrec) constitué par un certain nombre de ses thésards du moment qui appliquèrent cette problématique à divers domaines (travail, santé, technologie, espace, sport, histoire de la pensée économique, etc.). Mais il fut le développeur essentiel de cette théorie, notamment dans la dimension internationale du fonctionnement du capitalisme, ce qui est remarquablement présenté dans son manuel de relations économiques internationales. Très demandé comme conférencier ou intervenant par des institutions de tout niveau et de toute nature pour des manifestations également de tout niveau et de toute nature (du stage ouvrier ou paysan à la grande Conférence en passant par les séminaires

² Notre revue a publié dans sa livraison du printemps 2008 un article qui retrace l'importance de Canguilhem dans l'élaboration progressive d'une théorie de la régulation : M. Troisvallets et Renato Di Ruzza, « Canguilhem et les économistes : aux sources des visions régulationnistes »

dans les universités), il courait en permanence le monde, considérant que tel était son devoir. Car sa carrière universitaire fut inséparable de l'action et du militantisme.

Militant, Bernis le fut à un point qu'il est difficile de retracer sans commettre d'oubli ou d'injustice. Sa vie était emplie de son catholicisme social, par ailleurs peu pratiquant, qui l'avait attaché à F. Perroux. Comme ce dernier, « nourrir, soigner, éduquer et libérer les hommes » afin de leur permettre « l'accession à un statut humain de la vie », qu'il s'agisse des exploités du monde développé ou du Tiers Monde dans son ensemble était constitutif de son être. Comme F. Perroux, il fut engagé auprès des autorités religieuses dans l'élaboration de leur doctrine économique, notamment auprès de Monseigneur Duval à Grenoble. Sa croyance était aussi action : il mena des études très dérangeantes sur la condition des travailleurs immigrés et épaula, tant qu'il fut en capacité de le faire, le prêtre Paul Muzard dans son engagement à leur côté. En accord avec son époque, cette croyance profonde l'a amené à participer au mouvement social et l'une de ses actions marquantes restera d'avoir été à l'initiative de la fondation de la Maison de la promotion sociale de Grenoble.

Etudiant, il entra à l'Unef, dont il devint secrétaire général (1949-1950), puis Président (1950-1951) avant de devoir démissionner pour cause de participation au congrès fondateur de l'Union internationale des étudiants à Prague. Cette sanction le renforça dans ses convictions agissantes. Il se porta ainsi auprès du mouvement des paysans bretons de G. Miossec qui demeura pour lui une référence. Il fonda « une équipe agricole » qui réalisa diverses études, notamment des thèses, sur la situation de l'agriculture paysanne qui apportèrent beaucoup à la compréhension des transformations

alors à l'œuvre dans l'économie et la société françaises. Il devint un pilier de l'institut de recherche de la Cgt (Iseres) animé par Jean Magniadas, dont il sera le patron de thèse. Multipliant les travaux pour cet institut pour lequel notamment il publia de petits ouvrages, il rédigea avec l'aide des chercheurs et des syndicalistes de cet Institut les « rapports annuels » qui étaient en fait de véritables ouvrages (de 300 pages environ) sur la situation mondiale et écrivit nombre d'article avec des militants ouvriers. Il appartenait lui-même au Snesup au titre duquel il fut élu à la section « Economie » du Conseil national des universités et au Conseil national de l'enseignement supérieur et de la recherche, en étant tête de liste. Il fut également membre du bureau de l'Association française d'amitié et de solidarité avec les peuples d'Afrique et de l'Association d'amitié franco-vietnamienne pour lesquelles il réalisa études, missions et programmes, notamment de formation. Après avoir été longtemps « compagnon de route » du Parti communiste français (sur la liste duquel il fut candidat aux élections municipales à Grenoble en 1971), il le rejoignit en 1977, convaincu de la nécessité de son renforcement dans la conjoncture nationale et internationale qui s'ouvrait.

Sans doute, la lecture d'une telle activité laisse t-elle quelque peu dubitatif sur sa réalité. La réponse à cette légitime question est simple : la puissance de travail et la capacité de synthèse de Bernis, servie par une constitution physique exceptionnelle lui ayant permis de survivre à trois accidents cardiaques, était absolument hors norme. Bernis dormait très, très peu et travaillait sans cesse et partout : dans les avions, dans les aéroports, les gares, les trains... Même les intercour le voyait se précipiter dans son bureau pour téléphoner ou reprendre le fil d'un manuscrit. C'est ainsi qu'il voyageait avec un volumineux et très lourd cartable empli de photocopies d'articles. Il écrivait en permanence et rapidement, presque d'un seul jet, usant en une année la plume de son stylo encre et pouvant épuiser

jusqu'à deux cartouches d'encre par jour lorsqu'il n'était pas dérangé. Il avait une capacité instantanée à se remettre à ses écrits à l'endroit même où il les avait interrompus. Ces facultés étaient tout entières mises au service de ce qu'il considérait comme sa mission, laquelle structurait toute sa vie. C'est ainsi qu'il ne fut pas rare qu'il paya des chercheurs ou des thésards de ses deniers, au détriment de la situation financière de sa famille, soit que l'institut qui les employait connaisse des difficultés financières, soit qu'il se soit engagé quelque peu inconsidérément auprès d'eux. Car le réalisme financier n'était pas sa qualité première. Non plus d'ailleurs que le réalisme « politique ». Mais ne disait-il pas : « j'ai largement fait de ma vie ce que je voulais en faire et c'est cela seul qui est important » ?

Au moment où la démarche ergologique s'engage dans un vaste programme international de recherche sur les liens entre travail et développement, les leçons de Bernis doivent être impérativement relues et retravaillées pour que la tradition militante, pluridisciplinaire et ouverte qu'il a animée perdure.